

Sophie Cadieux et les mots en mouvement

Étienne Bourdages

Numéro 113 (4), 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/24966ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bourdages, É. (2004). Sophie Cadieux et les mots en mouvement. *Jeu*, (113), 155–158.

Sophie Cadieux et les mots en mouvement

Sophie Cadieux est sortie du Conservatoire d'art dramatique de Montréal en 2001. Pourtant, avant d'y entrer, elle n'avait jamais sérieusement pensé faire carrière comme comédienne. Plus jeune, elle aimait la lecture et avait fait du ballet jazz pendant treize ans. Mais ce n'est qu'à l'adolescence qu'elle fait sa véritable rencontre avec la culture; assister aux spectacles de la Nouvelle Compagnie Théâtrale (Théâtre Denise-Pelletier) lui fait prendre conscience que, d'une manière ou d'une autre, le théâtre va faire partie de sa vie. Or, la pratique qu'elle en fait alors tient du loisir (elle participe à une pièce en cinquième secondaire, elle fait de l'impro au cégep et dans la Ligue d'Improvisation de Montréal (LIM)); ce qu'elle aime avant tout, ce sont les mots et se faire raconter des histoires. Elle entre donc au cégep en lettres, puis s'engage dans des études universitaires en littérature avec l'intention d'enseigner un jour. Mais le côté intellectuel la rebute un peu. À l'Université de Montréal, elle a l'impression de ne pas avoir le droit de penser par elle-même, que tout doit d'abord avoir été

dit par quelqu'un d'autre et qu'elle n'aura pas l'occasion d'articuler ses propres idées avant d'entrer à la maîtrise. Il lui manque la possibilité d'interprétation et d'interaction, et se sent même un peu dénaturée, car ce qu'elle aime de la littérature et qu'elle ne retrouve pas, c'est tout le côté sensible et poétique, le vaporeux, l'impressionnisme. Les analyses quasi mathématiques, l'obsession pour les champs lexicaux la font déchanter. Le passage à l'UQÀM ne fera qu'inverser la situation. Les discussions de trois heures au sujet d'une œuvre sont très intéressantes, mais il lui semble que le bassin de connaissances nécessaire pour les soutenir lui fait défaut.

Sophie Cadieux ne se sent décidément pas à sa place... jusqu'à ce qu'en 1997 elle donne la réplique à un ami qui tente d'entrer au Conservatoire. On lui demande alors si elle a déjà pensé à devenir elle-même comédienne. C'est assez pour la convaincre et, l'année

Sophie Cadieux dans *Cette fille-là*
de Joan McLeod, mise en scène par
Sylvain Bélanger (Théâtre du Grand
Jour, 2004). Photo: Yanick Macdonald.



suiivante, après s'être préparée en compagnie de Stéphane Archambault, son *coach* d'improvisation, elle se présente aux auditions. Elle se rend rapidement compte que le jeu est pour elle le travail idéal : il lui permet d'amalgamer deux aspects de sa personnalité, l'intellectuel et l'instinctif, la pensée et l'action. Et, si aujourd'hui elle regrette un peu l'époque où elle avait davantage de temps pour écrire, l'improvisation (elle en est à sa troisième saison dans la LNI) lui donne l'occasion de toucher à la dramaturgie, de travailler l'écriture et les structures narratives. Comme elle le dit elle-même, le théâtre lui permet de mettre les mots en mouvement. Or, c'est la télévision qui la révèle au public par les personnages de Vanessa (*Watatatow*) et Clara (*Rumeurs*), deux filles qui déplacent beaucoup d'air. La comédienne ne met pas la scène en veilleuse pour autant. Elle a en effet l'occasion de nous faire connaître sa fougue et l'intelligence de son interprétation dans *les Belles-Sœurs*, *Unity*, *mil neuf cent dix-huit* et *Betty à la plage*. En montant seule sur scène pour jouer *Cette fille-là* au printemps 2004, Sophie Cadieux montre à quel point elle maîtrise son art. Elle livre alors, avec beaucoup de retenue et de vérité, l'émouvant monologue de Braidie, une ado faisant le constat de la violence chez les jeunes, celle des filles en particulier.

Lorsque le metteur en scène Sylvain Bélanger, du Théâtre du Grand Jour, lui remet un petit livre vert, *The Shape of a Girl* de Joan McLeod – texte qui sera traduit en français par Olivier Choinière –, Sophie Cadieux prend conscience de l'ampleur du sujet et de l'intensité du personnage qu'elle devra interpréter. La production de *Cette fille-là* consiste en un long processus s'étalant sur près d'un an et demi, de l'audition à la première du spectacle. Le metteur en scène veut que la comédienne s'imprègne lentement du personnage, qu'elle se l'approprie. C'est pourquoi ils se rencontrent d'abord sporadiquement, lors d'une mise en lecture pour le CEAD, entre autres. Ils ne travaillent jamais des extraits du texte mais toujours le monologue en entier, du début à la fin. Sophie Cadieux décrit ce cheminement comme une rencontre avec elle-même. Elle est troublée par la nature paradoxale de Braidie, à la fois victime et bourreau parce qu'elle reproduit dans sa relation avec sa mère ce qu'elle reproche aux autres, partagée entre force et fragilité. On lui dit, pour calmer ses inquiétudes à l'idée de jouer en solo, que c'est le genre de spectacle où l'interprète a en fait le plus de partenaires ; qu'il ne s'agit pas de jouer contre le public, mais avec lui. De sorte que, si elle a le sentiment que la préparation l'a, d'une certaine manière, rendue invincible, sur scène, Sophie Cadieux demeure très ouverte et n'a jamais l'impression d'être seule. Son jeu, soutenu par une scénographie toute simple (un quai) et des éclairages inspirés, qui suggèrent la lumière au bord de l'eau, bouleverse les spectateurs : certains vont la prendre dans leurs bras après la représentation et elle reçoit de nombreuses lettres témoignant de l'impact de la pièce, notamment sur le jeune public.

Discuter avec les spectateurs après la pièce, les laisser partager leurs réactions, entendre leurs questionnements, sont d'ailleurs des aspects très enrichissants de son travail. Celui-ci ne se résume donc pas à dire des mots entre le lever et la tombée du rideau. Ainsi, malgré le fait qu'en tant que comédienne sa latitude n'est pas très grande, puisqu'on la choisit, on lui met des mots dans la bouche et on la met en scène, elle n'a jamais fait quelque chose qui, de son avis, ne voulait rien dire. Jouer, c'est une façon de prendre la parole car, même si elle incarne des personnages fictifs, Sophie Cadieux croit se mettre elle-même de l'avant à travers ce qu'ils disent.



Unity, mil neuf cent dix-huit de Kevin Kerr, mis en scène par Claude Poissant (Théâtre PàP, 2003). Sur la photo : Sophie Cadieux et, à l'arrière-plan, Karine Saint-Arnaud et Jennie-Anne Walker. Photo : Yanick Macdonald.

Pour la comédienne, un projet n'attend pas l'autre. Très débrouillarde et pleine d'initiatives, elle ne se ferme aucune porte et ne rate surtout pas une occasion de jouer avec ses anciens condisciples du Conservatoire. C'est d'ailleurs dans cette optique que le groupe d'amis a fondé en 2001 le Théâtre de la Banquette Arrière. Pour eux, il ne s'agit pas tant d'une manière de s'assurer du travail que de se garder un espace où ils peuvent décider d'à peu près tout et de perpétuer la dynamique qu'ils avaient créée durant leurs études. À travers leurs choix artistiques, ils ne veulent laisser personne indifférent ; ils veulent faire un théâtre où l'on s'amuse tout en réfléchissant. Il leur est ainsi primordial de toujours rester ancrés dans le réel. Et, même s'il ne lui confère pas de grands pouvoirs, puisque le reste du groupe est toujours omniprésent, le rôle de directrice artistique que Sophie Cadieux exerce conjointement avec Éric Paulhus lui donne la satisfaction d'accomplir quelque chose, de mener un projet à terme, de prendre position de manière concrète. Ainsi, selon elle, sans être du théâtre d'intervention, une pièce comme *Betty à la plage* de l'Américain Christopher Durang (traduite par Jean-François Boily et mise en scène par Patrice Dubois), que la Banquette Arrière a présentée à la Licorne au début de la saison 2004-2005, a toujours eu un effet sur le public. Certains soirs, les spectateurs étaient très enthousiastes et réceptifs, tandis que, d'autres soirs, quelques-uns d'entre eux partaient avant la fin. Pour certains, c'était *le* meilleur spectacle, alors que d'autres détestaient radicalement.

Bien qu'elle rêve de jouer Hedda Gabler et qu'elle se passionne pour le personnage d'Ophélie et tout le *Hamlet* de Shakespeare, Sophie Cadieux se retrouve cantonnée, depuis sa sortie de l'école, dans des rôles d'adolescentes de dix ans plus jeunes qu'elle.

Si elle s'inquiète parfois de cette situation, elle ne s'en formalise pas trop et demeure consciente qu'elle n'a que trois ans de métier et que, pour le moment, son physique et sa voix font qu'on ne l'imagine pas d'emblée dans des rôles de mère de famille ou dans ceux de femme austère et dure qu'elle aimerait un jour aborder. Tout viendra à point. Philosophe, elle profite du moment et des rôles que les circonstances lui présentent. Ce qui lui importe avant tout, c'est de croire en ce qu'elle fait, d'y trouver sa part de création et d'avoir le sentiment que personne d'autre n'aurait pu le faire comme elle. À ses yeux, il n'y a pas de personnage unidimensionnel. Le danger que peut représenter la scène, le vertige, le fait de pouvoir réinventer son personnage, soir après soir, la stimulent. En fait, Sophie Cadieux ne se sent pas tant aux prises avec un registre qu'avec l'énergie que ses personnages dégagent. La jeune femme s'étonne, en effet, de cette image de vitalité que le public lui prête, alors que, dans la vie, elle se dit de nature très calme, instinctive mais beaucoup plus réfléchie que celle qu'elle incarne dans la *sitcom Rumeurs*, par exemple. Volubile, souriante, certes, mais surtout articulée et pragmatique, Sophie Cadieux paraît en contraste avec son personnage.

Tout compte fait, elle se considère chanceuse et voit d'abord ces opportunités de travail comme d'excellentes occasions de faire la rencontre de gens d'expérience, qu'ils soient acteurs ou metteurs en scène, qui l'inspirent, la poussent plus loin et la nourrissent. Elle a, par exemple, beaucoup d'estime pour Violette Chauveau, qu'elle considère un peu comme un modèle. L'extrême théâtralité de son jeu, qui demeure pourtant toujours empreint d'une grande vérité, la fascine. Elle admire aussi la liberté de Patricia Nolin, qui lui a enseigné et lui a, entre autres, appris comment être une femme au théâtre, comment s'assumer, comment se développer dans ce contexte tout en s'amusant. Par ailleurs, elle adore travailler avec Claude Poissant, qu'elle qualifie d'orfèvre, parce qu'il fait attention aux acteurs, qu'il les reçoit.

Depuis les débuts de sa formation, le théâtre est devenu une passion vitale pour Sophie Cadieux et, en montant sur scène, elle souhaite inspirer au public ce qu'elle-même ressent en jouant : à la fois plaisir et espoir. C'est avec grand intérêt que nous suivrons les développements de sa carrière et que nous irons la voir, entre autres, dans *Top Girls* à l'Espace GO au printemps 2005. ■



Sophie Cadieux (au centre)
dans *Betty à la plage* de
Christopher Durang, mise
en scène par Patrice Dubois
(Théâtre de la Banquette
Arrière, 2004). Photo:
Emmanuel Nappert.